La fonction occulte des proverbes dans le *Don Quichotte*

LOUIS COMBET
Universidad Lumière *Lyon 2 (Francia)*

L'idée de cette conférence m'est venue, il y a quelques mois, alors que je préparais une autre conférence sur le thème *Origine, fonction et devenir des proverbes*. Je l'avais prononcée ici même, à l'Université Complutense de Madrid au mois de mai 1995, et vous en trouverez le texte dans le numéro 5 de la revue *Paremia*.

Je vais, dans une première partie, en retracer les grandes lignes avant d'en venir au *Don Quichotte* et à Sancho Pança. J'avais abordé alors essentiellement un certain nombre de problèmes posés par cette catégorie de proverbes que l'on désigne parfois du nom de *proverbes moraux* (que d'aucuns préfèrent appeler proverbes *philosophiques* et que, pour ma part, je qualifierais plutôt de *psychologiques* ou, mieux encore, de *psychosociologiques*). J'avais expliqué alors qu'il s'agissait de ces énoncés sentencieux et "populaires" qui concernent essentiellement la vie affective et morale des individus dans leur relation avec les autres membres de la société, proches ou éloignés, et qui délivrent des avis et des conseils, en général prudents et plutôt conformistes. Telle est à peu près la définition sommaire que j'en donnais, et qui, d'ailleurs, n'était pas au fond très différente de celle que j'avais proposée un quart de siècle auparavant dans mon ouvrage *Recherches sur le "refranero" castillan* (Paris, Les Belles Lettres, 1971).

J'avais précisé aussi qu'il convenait de distinguer ce type d'énoncés moralisants de cette autre catégorie de proverbes que l'on appelle parfois proverbes de *métiers*, ou proverbes *instrumentaux*, qui concernent plus spécialement les activités matérielles, pratiques, techniques, scientifiques, etc., et qui sont attachés à l'activité *professionnelle* de certaines catégories sociales (les plus connus sont, aujourd'hui, les proverbes dits *météorologiques*, que citent parfois, à la radio ou à la télévision, les annonceurs du temps qu'il fera). Ces proverbes ne nous intéressent pas directement ici (ils ont eu peut-être une fonction de mémoire essentielle au début de l'humanité et de la conscience temporelle, mais ils sont destinés à n'avoir qu'une existence éphémère du fait de l'évolution du savoir et des techniques). Et pour que les choses soient claires, j'avais cité alors quelques proverbes *moraux* empruntés au *refranero* espagnol (qui me servira ici de corpus de référence):

> *Al que madruga, Dios le ayuda* («Aide-toi, le Ciel t'aidera»).
> *Más vale pájaro en mano que ciento volando* («Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras»).
> *A hierro candente, batir de repente* («Il faut battre le fer pendant qu'il est chaud»).

De tels proverbes, à force d'être répétés, passent souvent pour proclamer des vérités indiscutables, voire des évidences. Pourtant j'avais fait remarquer à mes auditeurs que, si l'on y regarde d'un peu plus près, la *sagesse* ou la *philosophie* qu'on leur attribue reste limitée, et que ces énoncés, qui prétendent moraliser les conduites des *peuples* ou des *nations*, sont restés toujours sans effet sur les individus à qui ils s'adressent. Qui s'est jamais soucié, hier comme aujourd'hui, de régler sa vie sur la leçon de ces proverbes? D'autant qu'une partie importante du champ social

semble échapper à leur juridiction, et que leurs avis, parfois discutables, sont souvent contradictoires (nous reviendrons sur ces points tout à l'heure). Déjà, à partir du XVIIe siècle en Espagne, F. de Quevedo, Baltasar Gracián et le Père Feijoo avaient porté sur les *refranes* quelques jugements particulièrement sévères. Ces critiques ont été reprises récemment, dans une perspective plus moderne par un certain nombre d'auteurs et de parémiologues. Voici quelques réflexions d'Alfonso Reyes (*De los proverbios y sentencias vulgares*, dans *Obras completas*, México, 1955, p. 168):

> Les proverbes n'ont jamais servi à régir les conduites de personne. [...] En plus, ils se contredisent les uns les autres. [...] Ils servent seulement à narrer, à expliquer, à discuter. Le proverbe n'a d'autre but que de servir dans les conversations et de les illustrer. Il est même aidé en cela par cette tendance à généraliser l'individuel, que j'ai déjà signalée plus haut comme motif d'*amoralité*.

Ce sont ces mêmes réserves qu'expriment, au fond, certains autres critiques lorsqu'ils s'efforcent de rendre compte des incohérences des proverbes par la diversité des circonstances auxquelles ceux-ci se réfèrent:

> En réalité, observe Julio Fernández-Sevilla, les concepts de *vérité* et de *fausseté* ne sont pas applicables aux proverbes. Ainsi, un même proverbe peut être *inadéquat* et, par conséquent, *faux*. C'est que les proverbes, généralement, n'expriment pas des vérités métaphysiques, mais reflètent des faits de la réalité et de l'expérience, et celles-ci sont multiformes et changeantes. («Presentadores de refranes en el texto de *La Celestina*», dans *Sesta Philologica F. Lázaro Carreter*, 3 vols., Madrid, Cátedra, 1983, t. 2, pp. 209-210.)

L'explication n'est pas dénuée de mérite. Elle reste pourtant insuffisante. Si les proverbes peuvent justifier n'importe quelle conduite, c'est la validité même de leur fonction sapientielle et morale qui s'en trouve déniée. Mais peut-être s'agit-il d'une nouvelle illusion. En fin de compte (et c'est là ma thèse ou, si vous préférez, mon hypothèse), ne faudrait-il pas chercher l'expression de la *sagesse* proverbiale *ailleurs* que dans le *dit* des proverbes: dans leur *non-dit* et plus précisément dans l'*implicite* exprimé par leurs contradictions, que tant d'observateurs ont signalées, mais aussi dans ces *silences* et ces *omissions* dont le sociologue français Jean Baudrillard constate la présence dans la réponse *négative* et *muette* que les masses, à travers leur folklore, adressent humoristiquement aux doctrinaires du bonheur et du salut qui les sollicitent de s'engager dans la défense des nobles idéaux? Nous allons retrouver ce problème avec l'examen du livre de Jean Baudrillard, significativement intitulé *A l'ombre des majorités silencieuses* (Cahier d'Utopie quatre, 1978), dont je me suis largement inspiré dans ma conférence de 1995.

Auparavant, remarquons que les phénomènes décrits dans les analyses des parémiologues et autres auteurs que je viens de citer ne sont pas spécifiques des époques modernes. On les retrouve dans des sociétés fort éloignées de nous dans le temps et dans l'espace. Exactement depuis cinq millénaires, après que les sociétés humaines ont abandonné, il y a quelque 10 000 ans, leur type primitif de subsistance (la chasse, la cueillette) pour se livrer à l'élevage et à l'agriculture. Rappelons les conséquences de cette découverte: possibilité de produire et de conserver de grandes quantités de nourritures animales et végétales; développement des échanges; invention de la monnaie, de l'arithmétique et de l'écriture; accumulation du capital; accroissement de la population et naissance de grandes agglomérations, division de la société en classes diversifiées et hiérarchisées, qui parfois sont conduites à s'opposer plus ou moins violemment.

Vous le voyez, rien de très nouveau par rapport à ce qui se passe aujourd'hui sous nos yeux. On ne s'étonnera donc pas que, depuis Sumer, la Chine ancienne et la vieille Egypte, en passant par la Grèce et la Rome antiques, les proverbes expriment la même *philosophie* que les nôtres et les mêmes préoccupations, qui, remarquons-le, concernent essentiellement les problèmes immédiats de l'existence quotidienne: la vie matérielle et les rapports entre les individus et les groupes, les relations familiales, l'amour, l'argent, le pouvoir, la mort... Et on retrouve aussi dans ces proverbes anciens les mêmes incohérences dont je viens de parler: ces *omissions* et ces *contradictions* sur lesquelles il faut revenir à présent. Examinons le premier point: les *omissions*.

Nous venons de le voir: l'observation la plus sommaire nous montre que le centre d'intérêt des proverbes moraux est constitué essentiellement par la vie quotidienne des individus dans ce qu'elle a de familier et, parfois, de plus prosaïque. On trouve dans ce type de proverbes un nombre considérable d'allusions à la famille et, d'une façon plus générale, à ce qu'on appelle la "vie courante", la "vie de tous les jours" dans ses détails les plus infimes ou triviaux. En somme, ces proverbes décrivent ce que l'on pourrait appeler la "petite histoire", par opposition à la "grande" Histoire, celle des états, des nations et des dynasties, des batailles et de la politique: bref, celle des *événements* dont le récit forme encore de nos jours la trame des manuels d'histoire traditionnels destinés à l'enseignement, mais qui, significativement, est à peu près absente des recueils de proverbes. Dans le *refranero* castillan, par exemple, on chercherait en vain des allusions à la Reconquête, à la découverte, la conquête et l'évangélisation de l'Amérique, aux guerres et aux faits d'armes de la dynastie des Habsbourg, et à d'autres événements historiques d'importance. Et ce phénomène n'est pas spécifique du folklore de l'Espagne et de ses proverbes. On le retrouve, pour l'essentiel, dans les autres nations, peuples ou ethnies de la planète.

Et si, de l'Histoire on passe maintenant à la Culture, on constate également l'absence quasi totale de cette dernière dans l'univers dessiné par les *refranes*. Le phénomène est particulièrement frappant en ce qui concerne le domaine artistique. Même les grandes œuvres littéraires dont le rapport avec la littérature et le folklore est clairement établi, par exemple le *Libro de Buen Amor*, *La Celestina*, le *Lazarillo de Tormes*, le *Don Quichotte* n'ont pas éveillé l'intérêt des créateurs de *refranes*. En fait, tout se passe comme si, au moins en Espagne la grande littérature pouvait s'alimenter au folklore national, alors que ce même folklore n'a que faire de la grande littérature.

Un dernier exemple: celui de la religion. On sait le rôle que celle-ci a joué au pays des Rois Catholiques, et aussi les réactions négatives qui se sont parfois manifestées à son égard et à celui de ses ministres. Le *refranero* castillan s'est abondamment fait l'écho de cette animosité populaire envers certains membres du clergé, principalement ceux, moines ou curés, qui étaient les plus proches du "petit peuple". Mais il est encore plus intéressant de constater que cet *anticléricalisme* ne semble pas avoir été accompagné par une religiosité véritable. Dans le *refranero*, dont nous avons constaté le "matérialisme" (au sens vulgaire du terme), ne se fait jour aucune manifestation de ferveur religieuse ni d'ailleurs aucune autre forme de spiritualité. Le sacré en est absent et la religion y est vue, pourrait-on dire, par le petit bout de la lorgnette. C'est ce qu'observe Jean Baudrillard dans l'ouvrage que j'ai cité tout à l'heure. Et même si Baudrillard ne se réfère pas spécialement aux proverbes mais aux diverses formes d'expression "populaires" des *masses* privées officiellement de parole, en somme au folklore oral, ses analyses peuvent être considérées comme valables pour une définition de la "sagesse" des proverbes. Les masses, observe-t-il, n'ont jamais retenu de Dieu que l'*image*:

> Elles n'ont jamais été atteintes par l'Idée de Dieu, qui est restée une affaire de clercs, ni par les affres du péché et du salut personnel. [...] Ce qu'elles ont retenu, c'est la féérie des martyrs et des Saints, celle du jugement dernier, de la Danse des morts; c'est la sorcellerie, c'est le spectacle et le cérémonial de l'Église, l'immanence du rituel contre la transcendance de l'Idée. Païennes elles furent et sont restées à leur façon, jamais hantées par l'instance suprême, mais vivant de la menue monnaie des images, de la superstition et du diable. [...] Ce n'est pas qu'elles n'aient pu accéder aux lumières supérieures de la religion: *elles les ont ignorées*. [...] Ce qu'elles refusent, c'est la *transcendance*, c'est [...] la *différence*, l'*attente*, l'*ascèse* qui font l'échéance sublime de la religion. Pour les masses, le *royaume de Dieu* a toujours été là sur la terre, dans l'immanence païenne des images, dans le spectacle qu'en donnait l'Église. Détournement fantastique du principe religieux. Les masses ont absorbé les religions dans la pratique sorcière et spectaculaire qu'elles en avaient.

Ceci pour les *omissions*. Et si l'on passe à présent aux *contradictions* décelables dans ces mêmes *corpus* proverbiaux, il est facile d'y constater l'abondance de ces paires ou ces groupes de proverbes *antagoniques* qui font la joie des penseurs rationalistes et des moralistes qui, de Quevedo à Jean-Paul Sartre et Simone de Beauvoir, en passant par Baltasar Gracián, le P. Feijoo, Hegel et Alfonso Reyes (pour citer les plus grands), ont attiré l'attention sur les incohérences d'une

"sagesse" aussi peu assurée dans ses principes logiques et éthiques. J'ai cité tout à l'heure le populaire *refrán Al que madruga, Dios le ayuda* (auquel on pourrait ajouter quelques variantes synonymes: *A Dios rogando y con el mazo dando*; *Si quieres buena fama, no te dé el sol en la cama*...). Mais que penser de son cynique contraire: *No por mucho madrugar amanece más temprano*, qui semble bien être une incitation à la paresse? On trouverait sans peine d'autres exemples. Evoquons seulement cet autre *refrán*: *Pobreza no es vileza* («Pauvreté n'est pas vice»), qui prêche la soumission à l'ordre hiérarchique traditionnel et à la morale évangélique, mais qui se trouve contredit dans le refranero (et dans d'autres corpus parémiologiques nationaux) par un nombre considérable d'autres proverbes sur le thème de la richesse et de la pauvreté. Si, par exemple, on ouvre le *Diccionario de aforismos, proverbios y refranes* compilé par Jorge Sintes Pros (Editorial Sintes, Barcelona, 1958), on trouve à l'article «pobreza», à côté de *Pobreza no es vileza*, les *refranes* antagoniques: *No ay amigo ni hermano, si no hay dinero de mano*; *Donde no hay harina, todo es mohína*; *Pobreza nunca alza cabeza*; *Quien pobreza tien, de los suyos es desdén, y el rico, de serlo* (ou *sin serlo*, chez Correas), *de todos es deudo*.

Le *message* des proverbes n'est donc pas toujours transparent. C'est ce que suggère implicitement Jean Beaudrillard lorsqu'il fait observer que les «masses» ou les «majorités silencieuses» absorbent «toute l'électricité du social et du politique et la *neutralisent* sans retour»; qu'elles sont elles-même un *objet neutre*; qu'on ne saurait les situer ni à droite ni à gauche; qu'elles ne sont ni *progressistes* ni *réactionnaires* ni *démocratiques* ni *fascistes* et ne peuvent donc jamais être *aliénées*; que si elles se laissent parfois manipuler, ce n'est jamais sans arrières-pensées; et que leur puissance, qui réside essentiellement dans leur *force d'inertie*, est celle de leur *silence*. Et remarquons à ce propos que cette fonction démythifiante du message des masses, loin de concerner un groupe social plus ou moins circonscrit et homogène (le «peuple», par exemple), peut être remplie théoriquement par *tous* les membres de la société (toutes classes confondues). «Nous ne sommes qu'épisodiquement conducteur de sens», observe Jean Beaudrillard; et dans cette phrase il faut comprendre que ce «nous» désigne aussi l'ensemble des représentants de la pensée, de la culture et du pouvoir.

Ainsi, à certains moments de son existence, tout homme, quel que soit son statut dans la société, peut faire partie de la *majorité silencieuse*. C'est là un jugement aux conséquences considérables. Je me contenterai d'en signaler une, qui concerne la création proverbiale et qui apporte un fondement théorique à l'hypothèse déjà exprimée ailleurs: à savoir que les créateurs de proverbes ont pu ne pas appartenir à la "classe populaire", et que les auteurs de proverbes anticléricaux ont pu être des ecclésiastiques, peut-être éminents.

C'est déjà ce problème de la fonction sociale des *refranes* qui se posait à moi au début des années 60 et que je n'avais pas réussi à résoudre dans ma thèse de doctorat (*Recherches sur le "refranero" castillan*, Paris, Les Belles Lettres, 1971). A tel point que je me disais parfois à cette époque que je m'étais fourvoyé en choisissant un sujet de recherche aussi plein d'embûches. Et j'en venais à regretter de ne pas avoir persévéré dans ma première intention, qui avait été d'effectuer une recherche dans le domaine de la littérature pure. Mon inclination naturelle me portait, en effet, vers l'approche du fait littéraire, et plus particulièrement vers les grands auteurs espagnols du Siècle d'Or. Parmi eux, Cervantès avait ma préférence. Je m'étais d'ailleurs ouvert de ce projet à mes maîtres de l'époque, qui l'avait accueilli sans grand enthousiasme. Mais leur attitude était devenue franchement hostile quand je leur avais exposé les présupposés méthodologiques que je pensais mettre en application pour cette étude. Pour bien comprendre leur réaction, il faut se replacer dans l'atmosphère et les circonstances historiques de l'époque. L'Université française était largement dominée par la pensée rationaliste et marxiste, et le petit monde de l'hispanisme français ne faisait pas exception à la règle. On imagine l'émoi de mes bons maîtres quand je leur avais déclaré, sans trop de précautions, que je souhaitais placer mes recherches concernant l'œuvre de Cervantès sous le patronage de Freud, de Roland Barthes, de Charles Mauron et de quelques autres adeptes de ce que l'on commençait à appeler à cette époque la «nouvelle critique». Devant la réprobation qu'avaient suscitée de tels propos, j'avais renoncé à mettre en chantier mon étude sur l'œuvre de Cervantès, et c'est alors que je m'étais tourné vers le *refranero*.

Ce nouveau choix avait suscité moins de réticences. Mais là encore les choses n'avaient pas tardé à se gâter. C'est qu'en effet, si je ne rejetais pas entièrement l'approche socio-historique du fait proverbial, je ne renonçais pas non plus à utiliser d'autres voies d'accès à une sémiologie des proverbes, en particulier l'approche phénoménologique et anthropologique. L'existence des proverbes m'apparaissait comme un fait tellement universel et uniforme, que seule une explication transhistorique pouvait en rendre compte. C'en était trop pour l'historicisme dans lequel baignait la pensée de mes maîtres, pour qui les proverbes n'avaient de sens que s'ils rentraient dans le schéma de la stricte lutte des classes selon Marx. Déjà, bien que sans parvenir à leur assigner clairement une fonction un peu différente, je pressentais qu'ils s'inscrivaient dans un cadre plus général. Pourtant, après des années de discussions souvent orageuses et maintes péripéties dont je vous épargne le détail, nous avions fini par trouver une sorte de *modus vivendi*, un compromis honorable qui avait permis à mon ouvrage de voir le jour. Mais devant l'indifférence qui avait accueilli en France cette publication, j'avais pris finalement la décision d'abandonner mes recherches sur la parémiologie et, libre de toute contrainte, j'étais revenu à mes premières amours, au Siècle d'Or et à Cervantès. Dix ans plus tard, en 1980, paraissait mon essai *Cervantès ou les incertitudes du désir*, publié aux Presses Universitaires de Lyon.

Puis les années avaient passé, et ce n'est que depuis peu (trois ans exactement) que mon intérêt pour les proverbes s'est brusquement réveillé. L'occasion en a été la création de la revue *Paremia* et la rencontre amicale avec sa directrice, Julia Sevilla, qui m'a fait prendre conscience du regain d'intérêt qui, au moins en Espagne, avait commencé à se manifester envers les *refranes*. J'ai donc décidé de reprendre les choses là où je les avais laissées, et de poser une fois de plus la question, que je continuais à considérer comme centrale, de la *fonction* des proverbes moraux. Dans ma Thèse de 1971, j'avais avancé, sans trop de conviction, l'idée, alors à la mode, que les proverbes constituent moins une *philosophie* qu'une *contre-philosophie*: protestation "bourgeoise" qui exprime le rejet de l'idéologie aristocratique et cléricale dominante dans l'Europe du Moyen Age et du début de l'époque moderne. Cette analyse me paraît encore partiellement acceptable, à condition de préciser, et c'est ma position actuelle, que cette protestation ne saurait se limiter à la sphère bourgeoise proprement dite et, plus important encore, qu'elle ne s'exprime pas *explicitement* mais de façon détournée et *implicite*. Je le répète: c'est, me semble-t-il aujourd'hui, à travers un discours indirect que le *peuple* ou les *masses*, à qui la parole officielle a été déniée, ont donné ou donnent encore à connaître leur refus des grands idéaux (philosophiques, religieux, politiques) au nom desquels leurs dirigeants leur demandent de "s'engager" et parfois de "mourir pour des idées" (pour reprendre le titre d'une chanson de Georges Brassens parmi les plus contestataires). De cet exercice, le plus souvent oral, de la "sagesse" populaire est née une partie de ce que l'on appelle le *folklore*, dont les proverbes constituent une manifestation permanente, non dépourvue parfois d'efficacité malgré leur caractère souvent inoffensif. Que l'on songe, dans un domaine voisin, à l'usage qui a été fait des bons mots et des historiettes humoristiques dans l'Espagne franquiste (les "chistes") et dans les dernières années de l'Union Soviétique.

Vous ne serez donc pas surpris si je vous dis que les proverbes moraux trouvent tout naturellement leur place dans cette modalité du comique que l'on appelle *l'humour*. L'humour, arme des faibles, redoutable sous son aspect anodin. C'est de lui que je voudrais vous entretenir à présent, en passant tout naturellement des proverbes à la littérature, puisque aussi bien ces deux modes d'expression ont partie liée, même si cette accointance ne date que de quelques siècles.

Je ne vais pas faire ici un exposé détaillé sur l'humour, sa nature et ses manifestations. Disons seulement que l'on s'accorde généralement à considérer cette forme expressive comme une variété de *comique* discret et *souriant*, que l'on ne saurait donc confondre avec le *rire*, surtout lorsque celui-ci s'exprime sous les formes de la *dérision*, de la *moquerie*, de l'*ironie* et de la *satire*, ou d'autres manifestations tranchantes et agressives. Il conviendrait plutôt de classer l'humour parmi les stratégies de l'esquive et de la feinte. Entre toutes les tentatives de définition de l'*humour*, je signale, au passage, celles qui figurent dans un livre récent de Milan Kundera, *Les testaments trahis* (Gallimard, 1993), où l'auteur, qui voit dans l'humour «l'ivresse de la relativité des choses humaines (et) le plaisir étrange issu de la certitude qu'il n'y a pas de certitude» (p. 47), cite également sur le sujet quelques réflexions d'Octavio Paz, qui dans «Ambigüedad de la novela» (*El*

arco y la lira, México, 1986, p.227), observe que l'humour «invention de l'esprit moderne [...] (que) ni Homère ni Virgile ne connurent [...] et qui naît seulement avec Cervantès [...], rend tout ce qu'il touche ambigu et constitue un jugement implicite sur la réalité et ses valeurs, une sorte de suspension provisoire qui le fait osciller entre l'être et le non-être».

Peut-être Octavio Paz aurait-il pu faire figurer Rabelais parmi les grands précurseurs de l'humour moderne? Qu'importe! L'essentiel dans ses réflexions et dans celles de Milan Kundera est, me semble-t-il, l'affirmation ou plutôt la réaffirmation (car l'idée n'est pas nouvelle) que c'est bien Cervantès qui, le premier, a donné un exemple admirable d'humour littéraire. Ce qui permet à Octavio Paz d'observer aussi que l'humour est «lié à la naissance du roman» (p. 15).

Je l'avoue: j'ai la faiblesse de voir dans les analyses de ces deux grands auteurs une confirmation de la justesse de certains de mes points de vue à l'époque où j'écrivais mon essai sur *Cervantès ou les incertitudes du désir* (Lyon, P.U.L., 1980). Je m'étais efforcé alors de mettre en lumière, dans les écrits de Cervantès, un certain nombre de thèmes et de motifs dans lequel l'humour joue un rôle fondamental et qui organisent le texte en un système rigoureusement structuré. Je ne vais pas, faute de temps, résumer mon travail. Simplement, je voudrais faire devant vous mon *mea culpa* à propos d'un oubli que j'ai commis dans ce livre et dont je ne cesse de me repentir. En fait, un des principaux buts de cette conférence est de le réparer, dans la mesure du possible. Je m'explique: dans le chapitre XVI de mon essai figure l'analyse d'un certain nombre de procédés littéraires à travers lesquels Cervantès exprime, *en situation*, l'essence de l'humour moderne. C'est évidemment dans ce chapitre qu'aurait dû normalement figurer une analyse de la fonction humoristique des *refranes* dans les écrits de Cervantès et singulièrement dans le *Don Quichotte*.

Et pourtant, quelque temps après la parution de *Cervantès ou les incertitudes du désir*, je m'étais brusquement rendu compte que j'avais écrit un livre sur l'œuvre de Cervantès sans y dire un seul mot des proverbes abondamment dispensés dans le *Don Quichotte* par Sancho Pança, mais aussi par l'hidalgo lui-même et par d'autres personnages qui gravitent autour des deux protagonistes.

L'omission était tellement énorme que j'étais resté abasourdi. Je me demandais par quelle aberration j'avais pu commettre un tel oubli, et ce problème avait occupé mon esprit pendant des années, sans que je puisse y apporter une réponse satisfaisante. Jusqu'au jour, assez récent, où comme je viens de l'expliquer, j'ai retrouvé mon ancien intérêt pour l'étude des proverbes. J'ai alors découvert ce que j'avais devant les yeux et que je n'avais pas vu: à savoir qu'entre autres traits caractéristiques attribués aux proverbes, ceux de Sancho Pança (et ceux que l'on trouve aussi dans la bouche d'autres personnages du *Don Quichotte* mais qui ne sont que des échos parodiques des proverbes de l'Ecuyer) répondent parfaitement aux critères fondamentaux d'*omission* et de *contradiction* tels que je viens de les mettre en évidence: les grandes idées et la grande Histoire en sont évidemment absentes; et quoi de plus *contradictoire* et "absurde" que ces chapelets de *refranes* que Sancho, au grand désespoir du rigide et conformiste don Quichotte, débite pêle-mêle et sans mesure («a troche moche», II, 43)?

Je fais donc amende honorable pour cet oubli, pour cette *omission* personnelle dont je me demande parfois si elle n'aurait pas quelque chose à voir avec celles que l'on constate dans les *corpus* proverbiaux. Si tel était le cas, il s'agirait d'un processus mimétique bien involontaire et, de toutes façons, regrettable. Et puisque j'en suis aux confidences, je conclurai ces réflexions par une dernière remarque. J'ai souvent entendu dire (dans le milieu universitaire et en particulier dans celui des Sciences Humaines) que le choix d'un sujet de Thèse n'est pas dû au hasard et qu'il y a de troublantes correspondances entre la personnalité du chercheur et la nature du thème qu'il a choisi d'explorer. La remarque pourrait contenir une part de vérité. En ce qui me concerne, il se peut que mon désir initial de travailler sur l'œuvre de Cervantès, puis, plus tard, ma nouvelle orientation (l'étude des *refranes*), ne soient pas des faits gratuits. Qu'au soir de ma carrière universitaire j'aie enfin trouvé un dénominateur commun à mes deux sujets favoris d'investigation est peut-être plus qu'une coïncidence. C'est là, du moins pour moi, un sujet de réflexion.

Je vous remercie de l'attention bienveillante que vous avez portée à mes propos, même si vous n'êtes pas d'accord avec mes analyses et même si vous vous dites peut-être que je leur ai donné un tour un peu trop personnel. Je pense moi aussi, comme Pascal, que le «moi est haïssable». Mais peut-on éviter de parler de soi-même quand on se livre à une autocritique?